

Chapitre V

Anatomie du dandysme

Les dandys, dans la littérature, ont souvent débuté en tournant en dérision le style mandarin, car il est l'ennemi de leurs qualités d'humour et de lyrisme, même si en général ils finissent par s'y rallier. Le dandysme est capitaliste, car le dandy s'entoure de beaux objets, de personnes élégantes et raffinées, et demeure sourd à la voix impérieuse de la justice sociale. En tant qu'humoriste il se moque de l'esprit de sérieux, et en tant que poète lyrique il est là pour célébrer les choses telles qu'elles sont, et non pour les changer. Les *Confessions d'un jeune Anglais* de Moore sont le type même du livre de dandy, mais on trouve aussi beaucoup de dandysme chez Wilde et un peu chez Saki – lequel, toutefois, altéra son ton wildien pour l'adapter au *Morning Post* et procurer l'impact immédiat du journalisme. Dans son œuvre, la tendance réactionnaire implicite du dandysme est tout à fait claire.

Parmi les jeunes écrivains de ces années-là (1914-1918), les trois figures les plus en vue, Firbank, Eliot et Huxley, étaient des dandys. Firbank marchait sur les traces de Beardsley et d'Apollinaire, Eliot sur celles de Laforgue, et Huxley sur celles d'Eliot et de Firbank. Ils étaient des intellectuels, mais dans sa

manière d'écrire Firbank fit des efforts pour le dissimuler, et à ce titre il mérite d'être sélectionné comme un exemple du genre. Il cherchait à revenir en arrière jusqu'au dandysme du XVIII^e siècle; sa pièce *la Princesse Zoubaroff* est fondée sur une intrigue empruntée à Congreve, et parmi les quelques allusions que l'on y trouve il y en a une aux *Mémoires du comte de Gramont*, et une autre à la façon de jouer de l'acteur Thomas Betterton. C'était un impressionniste; ses phrases constituent des tentatives au petit bonheur pour suggérer un type de personnage ou de conversation, ou pour peindre un paysage en quelques coups de pinceau. Lorsque quelque chose l'ennuyait, il le laissait de côté (méthode qui aurait pu améliorer le style d'une innombrable quantité d'auteurs). Firbank n'est pas un faiseur d'épigrammes, il ne se laisse pas facilement citer, son but était de recouvrir tout ce qu'il écrivait d'une fine et brillante couche d'humour. Comme tous les dandys, comme Horace, Tibulle, Rochester, Congreve, Horace Walpole et le jeune Beckford, comme Watteau et Guardi, il était obsédé par la beauté du moment, et non seulement par la beauté, mais par la possibilité d'immortaliser cette beauté, car il suffit d'une seule touche inexacte pour que la description devienne pesante, surchargée, et acquière cet aspect irréel mais malsain que l'on rencontre souvent dans le paganisme moderne. Firbank, comme Degas, était conscient de ce problème et, comme Degas, il dessinait au pastel.

Quelle est sa contribution à la littérature moderne? Dans quelle mesure pouvons-nous profiter de son expérience si nous souhaitons bien écrire nous-mêmes?

Un élément que nous reconnaissons ne pas avoir préservé chez lui, c'est celui de la sexualité. Firbank était homosexuel, ce qui ne constitue pas un facteur d'importance dans l'évaluation du style d'un écrivain, mais il faisait partie de ces gens toujours en train de rire sous cape, et il en résulte dans ses livres une certaine méchanceté, un ricanement constant à l'encontre des

prêtres et des enfants de chœur, des religieuses et de la flagellation, des intellectuels et des garçons d'écurie – ricanement qui nous choque, parce qu'il n'a rien de communicatif et demeure inefficace. Il se veut une plaisanterie, mais en réalité il ne fait que dévoiler l'auteur, ses inhibitions et ses aspirations – et c'est son aptitude à ne pas se dévoiler lui-même qui est le secret de son art. Cet élément sexuel chez lui nous ramène en arrière jusqu'aux années 1890, jusqu'à Beardsley et au baron Corvo, alors qu'il existe dans son œuvre tant d'autres éléments qui anticipent sur l'avenir. Car, puisque la « tante » ou le pédéraste passif est ordinairement un parasite de la société, quelqu'un qui dispose de revenus personnels confortables et n'a pas d'occupation, il ne peut critiquer cette société que pour rire. Poussée par des guerres et des crises économiques, cette même société deviendra hostile, et toute forme de critique, fût-elle la plus frivole, lui paraîtra impertinente. Firbank, comme la plupart des dandys, détestait la bourgeoisie, idéalisait l'aristocratie, et traitait les classes inférieures comme son bordel personnel.

Il est coutumier de supposer que Firbank était frivole, parce que la frivolité était le seul moyen à sa disposition pour s'exprimer. En réalité, il n'était pas moins sérieux que Congreve ou qu'Horace Walpole, mais il reconnaissait dans la frivolité le raffinement le plus insolent de la satire. Ce que Firbank haïssait, c'étaient les vices moraux de la bourgeoisie, sa stupidité, son hypocrisie, sa prétention, son âpreté au gain et le soin qu'elle mettait à veiller à ses propres intérêts. Le trait distinctif des personnages sur lesquels il a choisi d'écrire, c'est leur détachement à l'égard des richesses de ce monde ; et il avait la conviction que les gens les plus détachés étaient ceux qui possédaient tout dès la naissance. Ce qu'il aimait, c'était une attitude totalement vague par rapport à l'argent, un cœur chaleureux, sans attaches et qui ne juge pas, une générosité indistincte, un instinctif désordre élégant. La qualité commune à tous ses personnages est leur caractère impulsif ; leur vertu

réside dans leur inconscience du mal. Là où ils sont ambitieux, leurs ambitions sont déraisonnables. Être immortalisé par un vitrail, briller dans la plus haute société de Cuna-Cuna, aller à Athènes, devenir une grande tragédienne, et en même temps ne pas se rendre compte de la difficulté d'atteindre ces buts, voilà ce qui le séduisait. Les personnages qui lui inspiraient de l'aversion étaient les calculateurs, les Becky Sharp, les Babbitt. Voici Mme Sixsmith, en train de penser à son amie défunte, Sally :

Ces superbes demeures semblables à des palais, songea-t-elle, devaient être remplies de trésors... De la vaisselle en argent du XVII^e siècle et un splendide service en porcelaine de Limoges verte : effectivement, Sally en avait apporté la preuve ! Le jour où elle avait ouvert son cœur, au Café Royal, elle avait parlé d'une soupière en argent massif, *trop lourde pour qu'on puisse la porter*. Les yeux de Mme Sixsmith s'agrandirent.

Ou encore :

Et maintenant une brève accalmie : un break contenant divers délégués et des « représentants de la culture anglaise » – Lady Alexander, E. V. Lucas, Robert Hichens, Clutton Brock, etc. – passa à proximité, traîné par des chevaux trotant majestueusement ; l'ensemble formait l'apothéose même du *cliché* éculé.

Car ce qu'il détestait, c'était la vulgarité, et la vulgarité d'écriture autant que la vulgarité de cœur. À la vérité, les écrivains qui choisissent leurs mots avec le plus grand raffinement, ceux qui prennent la peine d'éviter les lieux communs et les truismes pour parvenir à une certaine distinction dans l'expression de leur pensée sont également sensibles aux aspects les plus nobles du cœur humain. Le monde, pour Congreve, est un égout dont quelques jeunes gens réussissent à sortir ; pour Horace Walpole, c'est une arène que l'amitié seule rend supportable. Ils ont une conscience très vive du bien et du mal. « Écrire simplement, explique Maugham, est aussi difficile

que de faire le bien. » Peut-être l'un exige-t-il l'autre. Car les dandys sont des perfectionnistes, et le perfectionnisme implique la déception; or, c'est à partir d'une suite de déceptions que se construit l'idée des élus, de quelques êtres humains doués d'une certaine distinction de l'esprit et du cœur qui se hissent au-dessus de la boue générale. Quelques-uns se maintiennent durant plusieurs années grâce à leur beauté, à leur éducation ou à leur charme, mais tous ceux qui sont dépourvus de qualités morales et d'une intelligence courageuse retomberont forcément un jour ou l'autre.

« À présent que la douleur de l'existence – avec ses fièvres, ses passions, ses doutes, sa routine, sa vulgarité et son ennui – était terminée, son visage serein et sans l'ombre d'un nuage était une merveille à contempler. On y lisait une très grande distinction et une extrême douceur, en même temps que beaucoup de noblesse et d'amour, et toutes ces qualités entremêlées se magnifiaient mutuellement », écrivit Firbank à propos du masque mortuaire du cardinal Pirelli, et ce fut l'avant-avant-dernière phrase qu'il composa; sa phrase la plus grave, sinon sa plus célèbre, car dans la nervosité que provoque chez lui sa propre gravité il ramène brusquement des années 1890 de son passé le mot *marvelment* (« merveille ») comme pour se rassurer. Mais en fait cette phrase est celle d'un ascète, tel que doivent être tous ceux qui sont des dandys au plein sens du terme.

La leçon que l'on peut apprendre de Firbank est celle de l'absence de logique. Tel est le filon qu'il a découvert, et qui n'a pas encore été pleinement exploité.

Sa méthode consistait à écrire sous forme de dialogues, et à laisser de côté ce qui n'entrait pas dans ce cadre. La prose narrative, en tant qu'opposée au dialogue, est employée uniquement pour de brèves descriptions de lieux ou de personnages lors de leur première apparition. C'est la forme d'écriture la plus vive et la plus agréable à lire; elle requiert de la part du lecteur des efforts d'intelligence, mais pas le moindre en ce qui concerne

les yeux et les oreilles ; et c'est à Firbank que nous devons cette conception du dialogue, non pas comme une insertion dans la texture du roman, ce qui est le cas des conversations de Wilde et de Meredith, mais comme l'étoffe elle-même de celui-ci. Un livre de Firbank est une sorte de pièce de théâtre où les passages de prose descriptive correspondent aux indications de mise en scène.

Comme prosateur, Firbank ne possédait pas un vocabulaire étendu ni intéressant, et son œuvre est pleine de fautes d'orthographe ; mais il écrivait avec une sainte horreur des clichés et une grande considération pour les mots qu'il employait, aboutissant à la fraîcheur qu'il souhaitait par des procédés d'inversion grammaticale ou de construction expérimentale de la phrase. Il appliqua aussi les techniques de l'impressionnisme, avec des résultats étonnants :

Les brumes étaient descendues des collines, laissant voir d'antiques forêts enveloppées de la damnation bleue de l'Été.

Des bateaux aux tuyaux de décharge écarlates, c'est-à-dire des vapeurs, formaient un pointillé sur l'horizon au loin, et des trois-mâts aux voiles pareilles à des ailes de papillons, poussés par une brise paresseuse, ramenaient plus d'un jeune marin refusé vers la prose du rivage.

C'était la nuit de la Fête. Dans la mélancolie grise du soir, à travers les ruelles poussiéreuses menant à Mediavilla, la haute société de la région se rassemblait.

Le procédé est-il un succès ? Dans l'ensemble oui, bien plus que les passages surchargés du *Cardinal Pirelli* et de *Santal*, car l'une des faiblesses de la situation du dandy est que le sérieux sur lequel elle se fonde doit à tout prix être dissimulé. Ce qui préoccupe avant tout le dandy, c'est l'instant.

À chaque instant l'une ou l'autre forme de la main ou du visage atteint la perfection ; l'une ou l'autre nuance de couleur sur les collines ou sur la mer est plus superbe que tout le reste ; l'une ou

l'autre humeur, passion, intuition ou excitation intellectuelle est irrésistiblement réelle et séduisante pour nous – et à cet instant-là seulement. Ce n'est pas le fruit de l'expérience, mais l'expérience elle-même, qui est la fin. D'une vie toujours en mouvement et infiniment diverse, seul un nombre limité de pulsations nous est accordé. Comment pouvons-nous trouver en elles tout ce qu'il y a à y découvrir par nos sens les plus subtils? Comment passerons-nous le plus rapidement d'un point à un autre, pour être constamment présents à l'endroit central où le plus grand nombre de forces vitales se réunissent dans leur énergie la plus pure? Brûler toujours de cette flamme solide comme une pierre précieuse, maintenir cet état d'extase, voilà ce qui s'appelle réussir sa vie... Ne pas discerner à chaque instant l'une ou l'autre attitude passionnée chez ceux qui nous entourent, et dans l'éclat de leurs dons quelque tragique division de forces au travail, cela équivaut, en cette courte journée de gel et de soleil, à s'endormir avant le soir.

Ainsi parlait Walter Pater, tel un muezzin appelant les fidèles à l'art pour l'art du sommet de sa tour d'ivoire. Ces lignes, de par leur renoncement à toute affectation (elles laissent de côté « l'excitation des sens, les teintures étranges, les couleurs étranges, les odeurs curieuses, le travail des mains de l'artiste, ou le visage de l'ami »), deviennent l'un des grands morceaux du style mandarin, et en tant que texte elles insistent autant sur l'instant dans les relations personnelles, sur l'instant éthique, que sur l'instant sensuel. Henry James passa sa vie à « discerner des attitudes passionnées et des divisions tragiques chez ceux qui l'entouraient », aussi minutieusement que Wilde étudia ses propres humeurs ou que Moore, Yeats et Joyce attendirent « l'une ou l'autre nuance de couleur sur les collines ou sur la mer ». Pater, quand il se rendit compte de sa portée, supprima le passage qui n'est que la philosophie d'un disciple dissident de Socrate, Aristippe de Cyrène, qui considérait le bonheur comme la somme des plaisirs particuliers et des instants privilégiés, et non, à l'instar d'Épicure, comme un état intermédiaire prolongé entre l'extase et la douleur.

Le défaut artistique de la philosophie cyrénaïque est une tendance à feindre ces instants privilégiés, tendance inévitable quand on estime qu'ils sont les seuls qui valent la peine dans la vie ; l'artiste finit par ressembler à la voyante qui est obligée d'inventer un phénomène psychique pour gagner son argent, et il en résulte qu'il s'appuie de manière excessive sur les instants, et produit ainsi cet effet de saturation que l'on rencontre, par exemple, dans les traductions de Mackail. De manière analogue, si nous examinons le genre de poésie que nous lisons et apprécions quand nous sommes malheureux, nous nous apercevons bien vite que c'est loin d'être la meilleure, ou que si au contraire c'est la meilleure, nous l'apprécions pour de mauvaises raisons, nous lui rajoutons des qualités pour la rendre capable de soutenir un poids qu'elle n'était pas faite pour supporter. Les perfectionnistes, les partisans de l'art pour l'art, qui trouvent ou croient la vie intolérable en dehors de la perfection de l'art, peuvent rendre l'art imparfait par la violence même de leur hommage. C'était précisément le danger de l'esprit de sérieux qui gagna de plus en plus Firbank à la fin de sa vie, et c'est un danger qui guette tous les poètes lyriques, les dandys et les adorateurs de l'éphémère – encore que souvent ils puissent l'éviter par une certaine vigilance au niveau de l'émotion et un peu de discipline sur le plan technique.

Pour le moment, le dandysme dans sa forme extrême – le perfectionnisme – est en nette progression, car les perfectionnistes, comme les ermites de la Thébàide, se retranchent du monde pour se réfugier dans le salut individuel. J'ai connu beaucoup de perfectionnistes, et ils sont tous remarquables pour l'intense processus de dépouillement qu'ils mettent en œuvre. Leurs vies sont des montgolfières d'où il faut lâcher de plus en plus de lest ; ils n'ont jamais plus d'une valise, ne portent pas de pyjama ni de caleçon long, voyagent constamment, et sont les vrais mystiques de notre temps, « *pressés de trouver le lieu et la*

*formule*¹ ». Il existe dans leur activité un élément de culpabilité et d'expiation qui éveille la méfiance du commun des mortels, plutôt porté à être content de soi ; et assurément la perfection implique une certaine volonté de purification absolue et de mort à soi-même. Mais elle est si rarement atteinte qu'un peu de respect à son égard ne ferait aucun mal à ses détracteurs.

On comprendra donc que le dandysme, malgré ses racines dans le *statu quo* et sa tendance au pessimisme, est une attitude littéraire parfaitement soutenable – puisque toute attitude dont on peut démontrer qu'elle produit de bons livres est soutenable – du moins aussi longtemps que l'écrivain peut compter sur une gâité naturelle nécessaire à son hygiène mentale. Lorsque cet élément-là disparaît, comme chez Housman, l'humour devient amer, et le lyrisme morbide. En conséquence, le dandysme convient aux écrivains jeunes, ou à ceux qui ont beaucoup d'argent. Ils ont leurs racines qui plongent dans le fumier, mais les orchidées n'en fleurissent que plus magnifiquement, jusqu'au moment inéluctable où la floraison cesse, et où il ne reste que le fumier. Tibulle, Rochester, Watteau et Leopardi – le plus grand perfectionniste de tous – sont morts avant que cela ne se produise. Congreve abandonna son activité de dramaturge ; Walpole et Beckford devinrent des antiquaires réactionnaires se consacrant au culte des ancêtres ; seuls Horace et Degas, toujours fidèles à la discipline de leur art et toujours intellectuellement agiles, arrogants et solides, restèrent perfectionnistes jusqu'à la fin. S'il avait vécu plus longtemps, Firbank n'aurait pas écrit plus mal, il aurait écrit différemment.

(NOTE : Je n'ai pas suffisamment mis en évidence ici la dette de Firbank à l'égard du roman de Beardsley *Sous la colline*. Ce livre est dans notre langue l'archétype de l'impressionnisme papillonnant et sophistiqué. Firbank n'a peut-être jamais

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

été aussi spirituel, aussi féroce ou aussi bien informé que cet adolescent de génie; cependant il excellait avec un art plus souverain dans le maniement de l'absurde, c'était un humoriste de plus grande envergure.)